

12 JANVIER > RÉCIT France

Le nain gris

Alexandre Jardin revient sur le personnage ambigu que fut son grand-père, Jean Jardin, directeur de cabinet de Pierre Laval à Vichy.



La figure pour le moins complexe de Jean Jardin, mort en 1976 et enterré dans le cimetière bucolique de Vevey, a déjà suscité deux livres à la tonalité fort différente.

D'abord celui de son fils Pascal, *Le nain jaune* (Folio), puis celui de Pierre Assouline, *Une*

éminence grise (Folio). Son petit-fils Alexandre se penche aujourd'hui à son tour sur son cas dans *Des gens très bien*. Un texte où il a choisi de se confronter à « des vérités qui n'ont cessé de [lui] ronger l'âme » en n'y allant pas avec le dos de la cuillère.

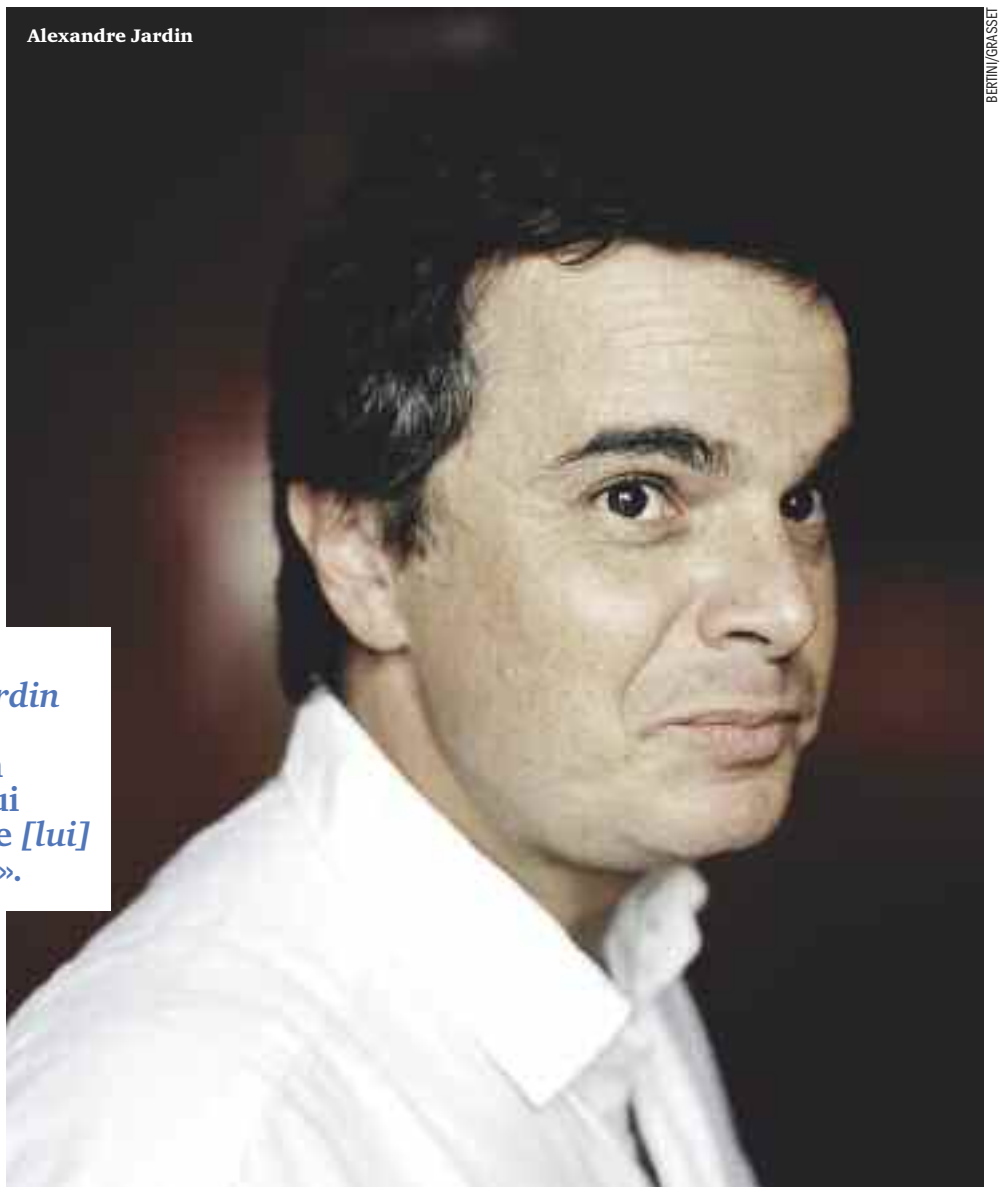
Son grand-père, rappelle-t-il d'emblée, fut le principal collaborateur et le directeur de cabinet du « plus collabo » des hommes d'Etat français, Pierre Laval, de mai 1942 à octobre 1943. « Ses yeux, son flair, sa bouche, sa main. Pour ne pas dire sa conscience »...

Issu d'une famille habituée à l'improbable où l'on aime à s'exhiber pour mieux se cacher, Alexandre Jardin a longtemps contribué à entretenir la mythologie en racontant avec verve leurs hauts faits d'armes, notamment dans *Le roman des Jardin* (Grasset 2005, repris au Livre de poche).

Le ton est cette fois différent puisqu'il s'agit ici d'affronter la vérité. De montrer enfin l'envers du décor. De faire une fois pour toutes le point sur un aïeul qui fut « juché au sommet de la machine collaborationniste » dont il n'a jamais claqué la porte...

Jean Jardin se trouvait en effet aux manettes du régime de Vichy le matin de la rafle du Vél' d'Hiv, le 16 juillet 1942. Il fut un personnage « aussi influent qu'un René Bousquet, plus décisif qu'un Paul Touvier et infiniment plus central qu'un Maurice Papon ». Après la guerre, installé sur les rives du lac Léman, il s'appliqua ensuite « à ne pas être vu, à exercer un pouvoir non officiel ». Et choisit de répondre : « Que pouvions-nous faire ? », et aussi qu'il ne savait pas « où allaient les trains »,

Un texte où Alexandre Jardin a choisi de se confronter « à des vérités qui n'ont cessé de [lui] ronger l'âme ».



lorsque sa petite-fille Nathalie vient le questionner au mitan des années 1970...

Dans ces pages intenses où l'on retrouve toute son énergie mais où l'on découvre ses doutes, Alexandre Jardin explique qu'il n'avait pas d'autre choix que de trahir ouvertement, à l'âge de quarante-quatre ans, son lignage. Contrairement à son père Pascal qui, dans *Le nain jaune*, « géniale illusion littéraire », eut à cœur d'en faire « une incarnation de la bonté et de la probité : une sorte d'amateur d'absolu », l'auteur du *Zubial* (Folio),

lui, écrit en homme blessé, en homme en colère.

Qui s'autorise toutes les audaces dans ce « *livre noir des Jardin* » où le lecteur suit pas à pas sa quête intime de la vérité et assiste au passage à d'improbables rencontres avec des « gens très bien ». Une saignée salvatrice.

ALEXANDRE FILLON

Alexandre Jardin
Des gens très bien
GRASSET

TIRAGE : 65 000 EX.
PRIX : 18 EUROS, 304 P.
ISBN : 978-2-246-77651-2
SORTIE : 12 JANVIER



6 JANVIER > ROMAN France

Professeur B. et Mister Blondel



JOHN FOLEVORALE/BUCHET-CHASTEL

Jean-Philippe Blondel signe un roman sensible et drôle au cœur de son métier d'enseignant.



Ce roman en forme d'autofiction lu – et avec quel plaisir –, on se prend à envier les générations de potaches qui, depuis plus de vingt ans, ont eu pour professeur d'anglais un certain Monsieur B., au lycée de Sainte-Savine (Aube).

D'abord parce qu'il est moderne : il y a longtemps qu'il a intégré à son enseignement le rock'n'roll et l'étude de paroles de chansons – des grands pères fondateurs (Dylan & Co) jusqu'à Kurt Cobain. Ça change de Mary Shelley. Il organise aussi depuis des lustres le fameux « voyage pédagogique » outre-Chanel, avec des résultats souvent imprévisibles... Ensuite parce qu'il est drôle, pratiquant volontiers un humour potache, justement, tout en finesse et références, sans perdre sa légitime autorité sur ses ouailles. Il peut ainsi s'amuser à se moquer de lui-même, de son apparence physique, de sa timidité, de sa maladie congénitale qui le fait se cogner dans chaque objet de cette salle G 229 où il officie et qui donne son titre au roman. Il y a aussi son rire. Lorsqu'il se marre en classe, « plusieurs fois par jour », ses élèves rapprochent Monsieur B. « le plus souvent du phoque qui joue sur la banquise, du dromadaire en rut ou du lama avant le crachat ».

Ni directeur de zoo ni dompteur dans une ménagerie, prof, tout simplement, qui fait partie du monde où il vit et travaille, de ce « on » dont il traite. La grande originalité du héros-narrateur de ce livre, un professeur d'anglais, donc, c'est qu'il aime son métier, qu'il aime ses élèves. Et que, au grand étonnement de certains, il n'en

visage pas un instant de quitter ni l'un ni les autres, ni même de demander sa mutation de la petite cité picarde où, affecté par hasard, il a construit son nid.

Concernant l'Education nationale, et même s'il n'est pas question de nier les problèmes dont elle souffre, tout cela nous change de bien des déplorations, pamphlets et cris d'alarme catastrophistes. De la démagogie officielle aussi. Plutôt que de ses élèves, M. B. se plaint des réformes absurdes et successives qu'on lui impose en haut lieu, de son administration tatillonne ou de l'esprit borné de certains de ses collègues... Mais toujours avec humour, comme dans l'épisode cocasse où il raconte son inspection...

Il y a aussi, dans G 229, des moments d'émotion pudique. Ainsi quand la classe vit en direct, à la télé, les attentats du 11-Septembre. Ou lorsqu'une maman, convoquée à cause de la baisse de résultats de son Mathieu, en révèle au professeur la raison : elle est en train de mourir d'un cancer et son fils a bien du mal à se concentrer sur ses études. Monsieur B. dépeint avec tendresse les ados dont il a la charge, il se revoit à leur âge, se met parfois à leur place. Il s'inclut dans cet ensemble qu'il forme avec eux plusieurs heures par semaine, la classe, dans la G 229. Sans familiarité inutile.

G 229 est à peine un roman, avec quelque chose de ténu et de tenu jusqu'au bout, servi par une écriture fine et vivante, c'est un ouvrage pétri d'humanité. Jean-Philippe Blondel, l'un des écrivains les plus intéressants de l'époque, a réussi là un bien beau livre. J.-C. P.

Jean-Philippe Blondel

G 229

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 14,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-283-02478-2

SORTIE : 6 JANVIER



6 JANVIER > ROMAN France

Au revoir, les enfants



Un père se voit privé de tous les attributs de sa paternité, droit de garde et, bientôt, de visite. Une mère voudrait bien que sa fille devienne la pianiste émérite qu'elle n'a pas su être. Une autre s'aperçoit qu'elle a cessé

d'aimer ses enfants, au prorata de leur « réquisition affective » par leur grand-mère. Un petit garçon voudrait bien que sa camarade de classe soit un peu moins parfaite. Vert Paradis ? Allons donc... L'enfance, les enfances, chez **Frédérique Cléménçon**, c'est un pandémonium, un désastre vécu dans la fixité trouble du malaise. Les enfants n'ont de cesse que de se conformer au désir qu'ont d'eux les adultes et ne cessent non plus que d'y échouer, de faire des grimaces dans les



courants d'air, d'exiler leur chagrin dans des jeux dangereux. Alors, bien sûr, il circule entre tout cela beaucoup d'amour, mais un amour monstre, vicié par l'amertume des uns, l'incompréhension des autres, un marchandage sentimental louche et obscène. Que l'on ne se y trompe pas toutefois, avec *Les petits*, son premier recueil de nouvelles (après trois romans publiés aux éditions de Minuit et déjà, à L'Olivier) Frédérique Cléménçon ne s'est pas convertie aux impasses du psychologisme. Si son univers demeure sombre et mystérieux comme un film de Lynch, sa prose est lumineuse de simplicité et de cruauté, balançant peu ou prou entre Guibert et NDiaye. Il résulte de ce clair-obscur plutôt fascinant l'une des plus belles stylistes de ce temps. Ces « petits » d'ailleurs sont-ils bien nos enfants, ou ne peuvent-ils être compris comme un commentaire sur l'étrécissement de nos rêves rétrécis au lavage par la vie ? En tout état de cause, ces enfants-là appartiennent à une même famille, celle des humiliés, des réprouvés, des perdants pas même magnifiques. Et Frédérique Cléménçon a, pour dire leur échec, la plume sèche et ardente comme une flambée de colère.

OLIVIER MONY

Frédérique Cléménçon

Les petits

L'OLIVIER

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 206 P.

ISBN : 978-2-87929-727-9

SORTIE : 6 JANVIER



5 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Saigon mon amour

Subtil et original, un premier roman sur l'Indochine pendant la guerre de 39-45.



En 1940, le narrateur et héros – un peu malgré lui – de cette histoire, est commissaire de police à Saigon. Il vit dans ce que la France appelait sa « belle colonie », depuis une quinzaine d'années, plutôt heureux. Sa femme Clara, elle, a plus de

mal à s'acclimater. Elle a tendance à rester dans sa villa plutôt que de se mêler aux autochtones, parfois dénommés avec mépris les « *na que* » (« culs-terreux »). De par ses fonctions, ses goûts aussi et sa curiosité, le fonctionnaire, lui, est plus en prise avec la réalité du pays, « au contact ». Une certaine harmonie semble régner dans sa vie. Jusqu'à la guerre, la défaite, l'invasion de la métropole par les Allemands, et la collaboration érigée en dogme par Pétain et sa clique. Dans les colonies, alors que certains gouverneurs, administrateurs et officiers, patriotes et lucides, ont d'ores et déjà rallié le général de Gaulle, d'autres continuent à obéir aveuglément à Vichy et à appliquer ses décisions iniques. Ainsi, en Indochine, les autorités, non contentes d'être fidèles au Maréchal, collaborent, selon ses ordres, avec les Japonais en train de s'emparer de toute l'Asie. Avec des méthodes qui n'ont rien



Jacques de Miribel

à envier à celles de leurs alliés allemands. Le commissaire a aussi un autre problème : il a fait la connaissance par hasard de Phung, une jeune institutrice et fille d'un laqueur réputé. Tous deux sont des militants nationalistes trotskistes, ils distribuent des tracts, participent à des réunions clandestines, et sont au courant de toutes les actions que le Viêt-cong prépare pour se libérer du joug colonial, y compris des attentats contre les Français. Y compris contre le policier, en tant que représentant du pouvoir détesté. Mais, au mépris de son devoir et de toute prudence, il protège la jeune fille, dont il s'est épris. Amour impossible, bien sûr.

La situation, déjà complexe, va basculer après Pearl Harbor, et l'invasion du pays par les troupes nipponnes. Alors qu'il a rejoint depuis longtemps les sympathisants gaullistes, et que sa hiérarchie commence à sentir tourner le vent, notre commissaire est arrêté, emprisonné, torturé par les Japonais. Reviendra-t-il jamais Clara, qu'est devenue Phong, et la guerre s'achèvera-t-elle assez tôt pour lui éviter la mort ?

Plus tard, de retour en France, il n'oubliera rien, vivant le désastre de Diên Biên Phu comme s'il s'y trouvait, et se demandant peut-être ce qui se serait passé s'il avait été libre d'aimer la jeune institutrice idéaliste de Saigon...

Né lui-même à Saigon, avec une grand-mère paternelle vietnamienne, **Jacques de Miribel** a sans doute puisé une partie de la matière et les décors de son récit dans ses archives familiales et dans ses propres souvenirs d'enfance. Le reste, il l'a reconstitué, et inventé bien sûr. Tout cela donne un premier roman subtil et original, où l'on vit de l'intérieur, en compagnie des protagonistes, la guerre en Indochine. Exotique, dans le meilleur sens du terme.

J.-C. P.

Jacques de Miribel

Saigon la rouge

LA TABLE RONDE

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-7103-6778-9

SORTIE : 5 JANVIER



9 782710 367789

5 JANVIER > ROMAN France

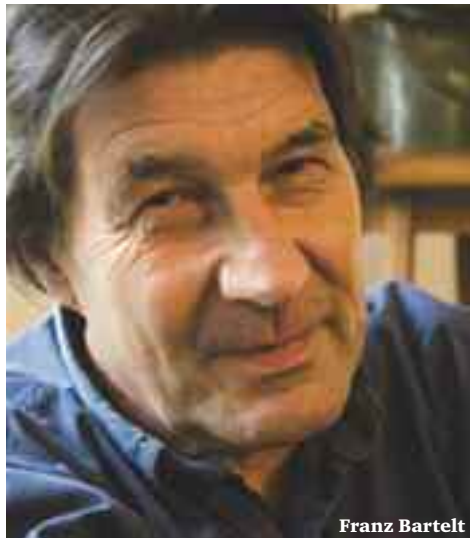
La fée Carabine

Un conte à la Franz Bartelt, léger en apparence, désespéré au fond.



Au pays de Franz Bartelt, tout peut arriver. Même qu'un soir une fée vienne frapper à la porte d'un simple mortel, gravement handicapé de surcroît, nommé Clinty Dabot. Elle, Banninkova, prise d'une envie pressante, a égaré sa baguette magique, et se trouve pourchassée par les Grands Lutins Noirs, qui lui veulent semble-t-il bien du mal. Que croit-on qu'il arriva ? Clinty offre à la fée le refuge de son minable appartement, et, le temps passant, conte à son invitée qui s'incruste et compatit sa pathétique existence.

Pour être infirme, notre homme n'en est pas moins libidineux, et s'adonne, depuis des mois, à un petit commerce coquin avec Marylène, la plantureuse caissière du supermarché du coin. Sous prétexte d'égayer son quotidien morose et tout en jouant les effarouchés, la finaude monnaie ses charmes et ses faveurs. Au début, de simples agaceries, puis des privautés de plus en plus intimes, voire cochonnes. Pour s'offrir le corps de



Franz Bartelt

Marylène, Clinty, qui s'en est toqué, se ruine : il dilapide son bas de laine, vend tout ce qu'il a, y compris son appartement. Il n'a plus rien à manger, se trouve au bord de l'expulsion. Et il a appris que tous ses biens servent à la garce pour se constituer un trousseau, une dot, et s'offrir le

voyage de noces en Italie qu'une fois mariée elle compte bien effectuer avec son collègue, le gommeux du rayon accessoires auto, un peu maquereau sur les bords. Naturellement, la fée propose à Clinty de remettre de l'ordre dans tout ça dès qu'elle aura récupéré sa baguette magique opportunément expédiée par la poste, en exauçant ses vœux : lui rendre santé et richesse, châtier Marylène et son bellâtre malhonnête. Quitte à s'y prendre d'une manière quelque peu inattendue...

On se gardera bien de révéler la fin de ce conte pour adultes divertis, pour peu qu'ils soient amateurs de *nonsense* et d'humour noir. Genres où Franz Bartelt excelle. Sans surpasser *Les bottes rouges*, paru chez Gallimard en 2000. Ce roman-là se lit néanmoins avec entrain. On se laisse prendre à toute la malice d'un auteur qui en a plein son sac, et la dispense généreusement, à raison de plusieurs livres par an. Un peu inégaux, forcément.

J.-C. P.

Franz Bartelt

La fée Banninkova

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-84263-658-6

SORTIE : 5 JANVIER



9 782842 636586

12 JANVIER > ROMAN France

Chère Italie

Avec ce roman stendhalien, **Dominique Fernandez** nous plonge dans l'Italie des années 1950.



En 1951, à Pise la Toscane, débarquent deux étudiants français, admis à l'Ecole normale supérieure, et qui y logeront – dans le palais décati mais impressionnant des chevaliers de Malte : Octave et Robert. L'un d'une famille bourgeoise du 7^e arrondissement, élevé dans une famille rigide d'enseignants de gauche ; l'autre, fils d'un garagiste du 15^e arrondissement, moins chic mais plus libéral. L'un est un janséniste coincé, la tête dans ses chimères poétiques, et se rêve en paladin moderne ; l'autre plus épanoui, plus épicurien, plus prosaïque aussi. A part cela, les deux meilleurs amis du monde, bien décidés à apprendre l'italien, ne serait-ce que pour enquiquiner leurs familles.

Dès leur arrivée, ils sont accueillis par Bolelli, l'immonde directeur, cul-bénit, flagorneur, méprisant. Et par une bande de leurs condisciples autochtones, tous plus ou moins communistes, frondeurs, séduisants. Parmi lesquels Elio, le seul blond, avec ses allures d'ange botticellien. Très vite, alors qu'il est le plus amical de tous, Octave se met à le détester, pour des raisons mystérieuses que l'on soupçonne, mais que Robert ne parviendra jamais à élucider vraiment, pas plus que Dominique Fernandez ne nous les révélera explicitement.



En revanche, il excelle à dépeindre cette « *Italie ruinée, austère, rurale, chrétienne de l'après-guerre* », qui fait semblant d'aimer ses « libérateurs » américains, et tente de faire oublier la désastreuse aventure mussolinienne, la défaite et la misère qui s'en sont ensuivies. Des aristocrates comme la famille de la belle, candide et inaccessible (en apparence) Ivanka vivent dans les restes de leur splendeur passée, dans des palais en ruines, et ne mangent que des pâtes prolétaires, avec du parmesan de dernière qualité ! De là l'urgence de marier Ivanka, si possible avec un jeune Français, riche citoyen d'un pays opulent et victorieux. Octave et Robert fréquentent la villa des Tebaldi. Chacun aime Ivanka, l'un plus que l'autre. Elle semble n'avoir pas de préférence, au début. Puis choisit le romantique Octave, qui ne se déclare toujours pas. Lequel des deux amis aura l'honneur de renflouer une famille aussi illustre que farfelue et impécunieuse ? Et quel rôle joue, dans toute cette commedia dell'arte revisitée par le néoréalisme, le bel Elio, jeune dieu solaire et tentateur, quoique très discret ? Comme Robert, le narrateur qui décidera d'écrire, plus tard, cette histoire, on le devine bien un peu. Mais Dominique Fernandez ajoute ces quelques notes homosexuelles à sa partition avec une infinie discrétion.

Du coup, soixante ans après, ces amours italiennes courtoises ou refoulées paraissent quelque peu désuètes. Mais l'essentiel, dans ce livre stendhalien, c'est que Dominique Fernandez y retrouve sa chère Italie, celle de sa propre jeunesse. Car de Pise, de Florence ou de Volterra, l'écrivain traite comme personne, avec ce mélange d'érudition souriante, de sensualité, d'inattendu, cette familiarité élégante qui n'appartient qu'à lui.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Dominique Fernandez

Pise 1951

GRASSET

TIRAGE : 14 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-246-77671-0

SORTIE : 12 JANVIER



6 JANVIER > ROMAN France

Le peintre des sons

Un an après *Les hémisphères de Magdebourg*, **Bertrand de la Peine** revient avec un roman étrange et envoûtant, *Bande-son*.



Excellente recrue des éditions de Minuit, Bertrand de la Peine a d'abord fait parler de lui avec *Les hémisphères de Magdebourg* (2009). Un premier roman, à mi-chemin entre *L'équipée malaise* d'Echenoz et un album de Tintin, où il faisait se croiser une fille futile et un trafiquant d'art au passé trouble.

Bertrand de la Peine change ici un peu de tonalité. Sven Langhens est un gaillard aux lourdes épaules de vigneron et aux longs cheveux filasses. Le héros de *Bande-son* est installé depuis presque dix ans dans un coin reculé du Luberon, sur le plateau des Sannes, où il mène une existence « quasi érémitique ». De lui, on dit qu'il est un « peintre sonore » ou un « bioacousticien ». Poursuivant ses recherches dans le domaine de l'infiniment petit, l'artiste danois travaille à un étrange bestiaire. A l'aide d'un matériel de précision, Sven enregistre des sons de la nature. Une colonie de termites vrillant une poutre de chêne, la trompe d'un papillon aspirant le suc d'une giroflée, ou encore un escargot faisant un sort à une feuille de romaine. Gerda, sa blonde épouse, a depuis longtemps rejoint sa Scandinavie natale. Le couple se retrouve parfois à Paris, dans leur studio



du onzième arrondissement. On n'expliquera pas pourquoi Sven est amené à repenser à son grand-père Viktor, peintre qui a un temps appartenu à l'école du Bauhaus « pour revenir par la suite à des motifs plus classiques ». Ni comment il tombe sur le nom de Rudolf Erich Raspe. Un éminent géologue, connu pour avoir écrit les premières *Aventures du Baron de Münchhausen*, qui s'intéressa aux phénomènes acoustiques. Mort à la fin du XVIII^e siècle, Raspe était alors exilé en Grande-Bretagne après avoir échappé à la prison.

Sven se rendra lui aussi en Irlande. L'occasion de croiser la belle Angelica qui fume des Player's et un pasteur qui roule en scooter et raffole de la stout... Etrange, langoureux et plein de charme, *Bande-son* montre que Bertrand de la Peine possède un univers singulier et décidément bienvenu au catalogue des éditions de Minuit. AL F.

Bertrand de la Peine
Bande-son

ÉDITIONS DE MINUIT

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 13 EUROS, 128 P.

ISBN : 978-2-7073-2141-1

SORTIE : 6 JANVIER



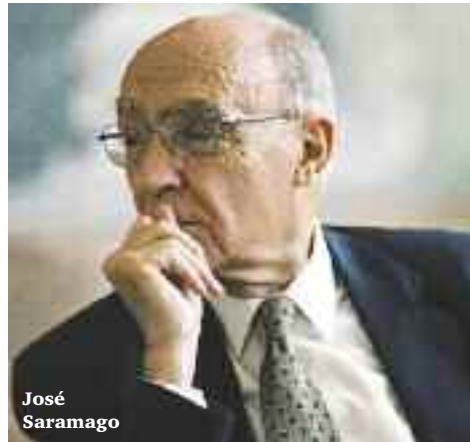
6 JANVIER > ROMAN Portugal

La Genèse selon Saramago

Le prix Nobel portugais réécrit un Ancien Testament marqué par un dieu dominateur et injuste.



Les lecteurs français de **José Saramago** vont se réjouir : l'ultime livre du prix Nobel de littérature 1998, décédé en juin dernier à 87 ans, arrive finalement en janvier traduit par la fidèle Geneviève Leibrich, après être déjà sorti en espagnol, en italien et en anglais. *Caïn*, dernière salve contre la religion en général (et la religion chrétienne en particulier), suscitera-t-il la même polémique qui a accueilli ce roman à sa parution au Portugal en août 2009, près de vingt ans après les forts remous provoqués par *L'Evangile selon Jésus-Christ*, qui avaient conduit, en 1993, l'écrivain portugais à s'exiler à Lanzarote (Canaries) ? Retour à la Bible donc, inépuisable réservoir de fictions pour les romanciers, fussent-ils des athées enragés et prosélytes comme Saramago mais des amateurs aussi, comme lui, de fables morales. Le mécréant réécrit à sa sauce sarcastique certains épisodes fondateurs de l'Ancien Testament, les revisitant dans une impiété joyeuse, qui prend de nombreuses libertés chronologiques et *factuelles* par rapport aux Ecritures : Adam et Eve chassés du Paradis terrestre, l'avidité Lilith, ici seigneur du Pays de Nod, marié à Noé et faisant de Caïn son esclave sexuel, Abra-



ham prêt à sacrifier son fils Isaac par signe d'obéissance à Dieu, la femme de Loth, transformée en statue de sel dans sa fuite de Sodome, après s'être retournée, en dépit des instructions divines, pour regarder la destruction de la ville... Surtout, le romancier s'attache aux pas damnés de Caïn, figure emblématique de la Genèse, le premier-né des trois fils d'Adam et Eve, premier criminel de l'humanité, condamné à errer, marqué au front par Dieu, après avoir tué son frère Abel par jalousie. Le romancier, en figure d'avocat de la défense du meurtrier, lui trouve des circonstances atténuantes : c'est l'injustice divine qui l'a poussé à la faute, la responsabilité est partagée. « *J'ai été le bras exécuteur, mais c'est toi qui*

as dicté la sentence [...] Celui qui va dans la vigne est aussi voleur que celui qui reste à surveiller le garde », plaide Caïn/Saramago qui affronte un Dieu abusant de son pouvoir, bien peu miséricordieux, capricieux avec ses créatures, arbitraire dans ses jugements.

L'esprit sacrilège de l'écrivain portugais est bien dans *Caïn*. On retrouve également la forme dont le romancier a fait sa marque de fabrique : des dialogues enchaînés avec les changements d'interlocuteurs simplement signalés par une virgule suivie d'une majuscule. La suppression des guillemets rendant la parole à son flux raisonneur. Ici aussi, aucune majuscule aux noms propres. Tout le monde est en minuscule, à hauteur d'homme. Et Dieu est un homme comme les autres. « *L'histoire des hommes est l'histoire de leurs mésententes avec dieu, il ne nous comprend pas et nous ne le comprenons pas.* » Et Saramago, cet insurgé perpétuel qui a tenu durant les deux dernières années de sa vie un blog (publié dans *Le cahier*, Le Cherche Midi, 2010), sera mort sans désarmer, l'indignation pleine d'une compassion ironique pour la faiblesse des hommes, pauvres hères dont le besoin de croire est impossible à rassasier. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

José Saramago

Caïn

SEUIL

TRADUIT DU PORTUGAIS (PORTUGAL)
PAR GENEVIÈVE LEIBRICH
TIRAGE : 9 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 180 P.
ISBN : 978-2-02-102660-3
SORTIE : 6 JANVIER



13 JANVIER > ROMAN Iran

Quand Dara rencontre Sara

Avec *En censurant un roman d'amour iranien*, **Shahriar Mandanipour** brosse avec les armes de la littérature et de la jubilation romanesque le plus terrible réquisitoire contre le régime tartuffe et liberticide de son pays.



Un Olni. Objet littéraire non identifié. *En censurant un roman d'amour iranien*, le premier livre traduit en français de Shahriar Mandanipour est sans doute l'une des plus étonnantes et convaincantes propositions littéraires de ce début d'année.

De quoi s'agit-il ? « Boy meets girl », bien sûr. Ce qui n'est jamais simple, et encore moins lorsqu'il s'agit de camper les deux tourtereaux sur fond de régime des mollahs, de haine de la culture et de la jeunesse, de ce « fascisme vert » qui a peu à peu, à Téhéran et ailleurs, fait oublier les acquis de la révolution islamique de 1979.

Un jour donc, un jour qui pourrait être aujourd'hui, dans la capitale iranienne où souf-



fle comme un vent de révolte, Dara rencontre Sara et Shahriar Mandanipour entreprend de narrer leur amour. C'est compter sans la vigilance bouffonne des agents de la « campagne contre la corruption sociale » et du kafkaïen bureau de censure d'un pays où la pudibonderie tient lieu de ligne politique et où, à titre d'exemple, les cheveux d'une femme, leur ondulation, ne pourraient être évoqués que par le métaphorique « *des vagues nocturnes déferlent depuis le vivant marbre, guidées vers la lumière par le vent noir* »...

Star de la littérature iranienne contemporaine,

Shahriar Mandanipour, 53 ans, interdit de publication dans son pays durant cinq ans dans les années 1990, vit désormais en exil aux Etats-Unis où il enseigne à Harvard. Son livre (dédié à Robert Coover, dont il adopte le postmodernisme narratif) est une machine de guerre contre la bêtise en même temps qu'un chant d'amour. Polyphonique, traversé de visions baroques et grotesques, *En censurant un roman d'amour iranien* est un tapis volant dont le carburant serait l'humour, la colère, la tendresse, une érudition allègre. Se refusant au naturalisme sec de la littérature de combat, Mandanipour réaffirme le primat de l'imagination, de l'amour, face à l'oppression. Il s'en désole. Il s'en amuse. Nous aussi.

O. M.

Shahriar Mandanipour

En censurant un roman d'amour iranien

SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR GEORGES-MICHEL SAROTTE (D'APRÈS LA TRADUCTION ANGLAISE DU FARSI)
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 22,50 EUROS, 408 P.
ISBN : 978-2-02-100591-2
SORTIE : 13 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Allemagne

Amours déviées

Passions réprouvées et retour du refoulé, un adolescent enquête sur la vie et la mort de son père dans les années 1950.



Lauréat d'un très mérité Médicis étranger en 2008 pour *Un garçon parfait*, découvrez ici grâce à l'éditrice Jacqueline Chambon, le Suisse **Alain Claude Sulzer** nous revient avec un troisième roman traduit en français.

SW/ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON



Alain Claude Sulzer

C'est dans un va-et-vient entre la Suisse et Paris, entre les années 1950 et les années 1970, que se joue ce drame feutré : la mort prématurée d'un homme tué par des préjugés moraux. Le narrateur part sur les traces de son père qui s'est suicidé en 1954 quelques semaines après sa naissance, à l'âge de 24 ans, un homme dont il ne porte pas le nom et dont sa mère lui a très peu parlé. Une vieille photo en noir et blanc jamais attentivement regardée et une montre-bracelet Omega Seamaster font surgir des questions que cet adolescent de 17 ans ne s'était encore jamais posées. Identifiant l'auteur du portrait, un photographe installé à Paris, André qui se révèle être un ami d'enfance de son père, le jeune garçon fugue pour rencontrer ce témoin. Ici, comme pour le serveur amoureux trahi d'*Un garçon parfait*, il est question de passions réprimées que les conventions réprouvent. Et l'*Autre époque* est celle où être attiré par quelqu'un de son sexe était considéré comme une maladie, une déviance socialement inacceptable. Une époque où ces orientations jugées « perverses » ne pouvaient se vivre que dans le secret ou le refoulé. S'il s'agit bien d'une enquête, l'histoire n'avance

pas par brusques révélations. Elle suit le rythme de l'exhumation du passé et sa reconstitution trouée de non-dits, d'ellipses, de silences à interpréter. « *Ce que je voulais apprendre était tout*

aussi flou que ce que je savais déjà. » La voix du fils se mêle au récit de la vie imaginée du père, Emil. La lecture de cartes postales envoyées à la fin des années 1940 d'une clinique psychiatrique et conservées par André, une conversation avec ce vieil « ami » dans une brasserie parisienne, la découverte de « *détails qui rendaient mon père à la fois vivant et étranger* », esquissent petit à petit la silhouette du disparu : sa passion pour l'opéra, son désir de devenir acteur plutôt qu'enseignant, son goût pour le corps des garçons. Comme les amants chuchotant dans les chambres où ils se retrouvent clandestinement, l'écriture parle bas, épouse la curiosité embarrassée, la honte, la pudeur, les hésitations, les malentendus, les regrets enfouis des protagonistes. Mais ce calme ne fait qu'accentuer la violence des sentiments bridés et la tension érotique. Avec son phrasé classique et tenu, Sulzer exerce un contrôle paisible, installe une solennité tranquille et mélancolique, sur des moments de vérité tels que les discussions en tête à tête entre le fils et la mère, jeune épouse victime collatérale, ou encore dans l'évocation des liens cachés entre André et Emil, encore adolescents. « *C'était comme s'ils avaient tous les deux respiré profondément puis sauté, la main dans la main, d'une grande hauteur dans des eaux profondes, avec aisance. [...] Là-dessous on était en sécurité.* »

V. R.

Alain Claude Sulzer

Une autre époque

ÉDITIONS
JACQUELINE
CHAMBON

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR JOHANNES HONIGSMANN
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 272 P.
ISBN : 978-2-7427-9502-4
SORTIE : 5 JANVIER



9 782742 795024

6 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

La dernière marche

Après Howard McCord et David Vann, les éditions Gallmeister misent cette fois sur Ron Carlson et son *Signal*.



Les éditions Gallmeister ont décidément le chic pour mettre la main sur de nouveaux auteurs qui coupent le souffle. Après Howard McCord (*L'homme qui marchait sur la Lune*, 2008) et David Vann (*Sukwan Island*, prix Médicis étranger, 2010),

voici cette fois que débarque Ron Carlson. Le héros du *Signal*, son dernier livre en date mais le premier traduit en France, est fraîchement sorti de prison. Mack a enchaîné les « *comportements de bas étage* ». S'est trop souvent comporté comme un idiot en franchissant la ligne rouge, en perdant les pédales. Au début du ro-

man, il s'apprête à retrouver son ex-femme, Vonn, avec laquelle il doit aller pêcher une dernière fois à Clark Lake, dans le Wyoming. Mack et Vonn se sont rencontrés quand ils avaient tous les deux 17 ans.

A l'époque, lui habitait avec son père dans un ranch à une heure de la ville et elle, diplômée en musique qui jouait de la clarinette et du piano, venait de la côte Est. Ils se sont aimés, puis quittés. Cette fois, il va leur falloir affronter des heures de marche « *dans les ombres ondoiyantes des arbres* », croiser des douzaines de cerfs. Avant de pouvoir camper « *au cœur d'une vingtaine d'acres d'un bleu argenté, entourés jusqu'aux berges de pins et de grès rouge* ».

En chemin, Mack explique à Vonn que la prison l'a guéri de sa fierté, qu'il en a fini avec « *la rage du désespoir* ». Mais omet de mentionner

le fait qu'il fricote toujours avec un dénommé Yarnell pour le compte duquel il a effectué des petits travaux de « *piratage light* ». Un Yarnell prêt à lui offrir la somme de dix mille dollars s'il parvient à récupérer une balise tombée d'un avion... Professeur de littérature à l'université de Californie, Ron Carlson réussit ici un savant dosage de romantisme, de noirceur et de suspense. Porté par ses person- nages, son intrigue hale- tante et son décor natu- rel, *Le signal* devrait logiquement devenir le prochain best-seller des éditions Gallmeister.

ALEXANDRE FILLON

Ron Carlson

Le signal

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS- UNIS) PAR SOPHIE ASLANIDES
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 232 P.
ISBN : 978-2-35178-039-8
SORTIE : 5 JANVIER



9 782351 780398

6 JANVIER > PREMIER ROMAN
Grande-Bretagne

Sa vie, son œuvre



Née le 11 novembre 1924 au presbytère de Litton Kirkdale, en pleine haute vallée de la rivière Aire, dans le Yorkshire, Jennet Selina Mallow vient de mourir à l'âge de 76 ans. Un catalogue raisonné de son œuvre est sur le point d'être publié. Plusieurs monographies et catalogues circulent déjà. Celle qui est le cœur du beau premier roman de Francesca Kay était une artiste majeure du siècle dernier, et son art « *le fruit de l'expérience vécue* ».

Poète de formation, le narrateur entreprend d'écrire la biographie d'une femme « *très discrète, réservée à l'extrême* ». Le lecteur apprendra ainsi que Jennet eut une mère venue des Montagnes bleues de Jamaïque et un père pasteur, puis révérend. Qu'elle fut une gamine qui dessinait déjà avec frénésie avant de partir étudier les humanités à Oxford. La jeune fille avait envie de formuler ce qu'elle voyait par la fenêtre, elle fut vite capable de percevoir « *la beauté d'un pépin de pomme* ».

Sa rencontre et sa relation avec David Heaton furent capitales, bien que pas toujours des plus sereines. Peintre déjà reconnu, David l'appelait « *Oiseau* », rêvait de devenir « *l'artiste le plus célèbre du XX^e siècle* », mais s'abîmait



Francesca Kay

dangereusement dans l'alcool. Tous deux s'installèrent un temps en Espagne, dans les années 1950, eurent des enfants. D'abord un fils, Benedict, puis deux filles, Sarah et Vanessa. Le travail du biographe remonte les années et permet au passage de souligner comment deux artistes ne prennent pas forcément le même chemin. De montrer avec finesse comment il peut apparaître difficile d'être à la fois une créatrice et une femme ordinaire. Francesca Kay, elle, possède déjà une large palette stylistique. Un sens du détail, de la psychologie et des ambiances poétiques. Couronné par l'Orange Award for New Writers, *Saison de lumière* impose d'emblée une nouvelle voix lumineuse. AL. F.

Francesca Kay
Saison de lumière
PLON

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR LAURENCE VIALLET
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 21 EUROS, 249 P.
ISBN : 978-2-259-21125-3
SORTIE : 6 JANVIER



9 782259 211253

5 JANVIER > HISTOIRE Italie

Une pas très Belle Epoque

Emilio Gentile explore la face sombre du début du XX^e siècle



Emilio Gentile est un historien important. Spécialiste du fascisme et des totalitarismes, cet Italien né en 1946, professeur à l'université de Rome, n'a cessé de rechercher les origines de ces idéologies noires, brunes ou rouges. Cette fois, l'auteur du

classique *Qu'est-ce que le fascisme ?* (Gallimard, « Folio », 2004) semble avoir trouvé le terreau inattendu où ces conceptions auraient pu germer : la Belle Epoque.

Pour Gentile, elle porte mal son nom ! Car derrière les fastes du progrès et d'une certaine insouciance plane l'ombre de l'eugénisme, du racisme, des turpitudes, du mal-être et de la révolution. Bien avant 1914, la guerre est dans les têtes. Elle est souhaitée même par une majorité d'intellectuels qui y voient une sorte de rédemption pour sortir du marasme.

Le combat comme réveil des nations et des peuples endormis. Beaucoup y ont cru. Gentile cite abondamment, commente et s'insurge contre ces beaux esprits qui, de Nietzsche à Thomas Mann, ont cru à l'émergence d'un homme nouveau sur les cendres de l'apocalypse, avant de comprendre assez vite qu'il n'y avait rien à

espérer d'une boucherie. « *Les jeunes militants des avant-gardes étaient, pour la plupart, des bourgeois en révolte contre leurs pères. Ils voyaient dans la société de la Belle Epoque une société décadente et rongée par une crise spirituelle et morale due à la propagation du matérialisme, de l'égoïsme et de l'hédonisme.* »

Cette Grande Guerre fut le nid des grandes dictatures. La démonstration, brillante, pourrait laisser entendre que les poètes et les peintres expressionnistes, les philosophes plus ou moins fous, les romanciers déprimés, à côté desquels Houellebecq fait figure de Barbara Cartland, et les essayistes du déclin de l'Occident auraient créé un environnement favorable à l'éclosion du fascisme, du nazisme et du communisme.

Pour Gentile, les représentants de la modernité auraient vu dans cette guerre la dernière chance d'un sursaut. Mais cette avant-garde annonce-t-elle ou provoque-t-elle la barbarie ? Le débat est posé. Et Gentile annonce la suite... LAURENT LEMIRE

Emilio Gentile
L'apocalypse de la modernité, la Grande Guerre et l'homme nouveau

AUBIER
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR STÉPHANIE LANFRANCHI
TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 26 EUROS ; 416 P.
ISBN : 978-2-7007-0401-3
SORTIE : 5 JANVIER



9 782700 704013

6 JANVIER > HISTOIRE France

Toubib or not toubib

Patrick Berche et Jean-Jacques Lefrère nous invitent à entrer dans la grande galerie des médecins, de l'Antiquité à nos jours.



Jean-Jacques Lefrère est connu pour ses biographies et ses travaux sur Rimbaud et sur Lautréamont. On oublierait presque qu'il est aussi professeur de médecine, spécialiste en hématologie. Avec son collègue Patrick Berche, professeur de microbiologie, il a concocté ce livre consacré aux *Ombres et lumières de la médecine* où l'on croise des personnalités aussi extravagantes que les poètes qu'il apprécie tant.

De l'Antiquité à nos jours, d'Hérophile et Erasistrate qui disséquaient des condamnés vivants au scandale du sang contaminé, les deux auteurs nous proposent un parcours historique, érudit et original dans l'aventure de la médecine. Car c'est bien d'une aventure qu'il s'agit avec ses grands moments, ses avancées prodigieuses, mais aussi ses expérimentations douteuses et ses théories racistes.

Dans cette grande galerie des toubibs où chaque tableau est une chronique autour d'un personnage – Vésale dit le Copernic de l'anatomie, Semmelweis, Laennec – ou d'un thème – la découverte rocambolesque de l'anesthésie –, Jean-Jacques Lefrère et Patrick Berche nous racontent l'exploration du corps humain, la volonté de comprendre ce qui l'altère et comment y remédier.

Cet itinéraire qui ne cache rien d'un Bérillon délirant pendant la Première Guerre mondiale sur la prétendue odeur corporelle des Allemands ou du formidable chirurgien Alexis Carrel, devenu un épouvantable idéologue antisémite, constitue surtout un bel hommage à la curiosité humaine, à ces savants quelquefois oubliés qui ont su tirer profit des hasards. Ces hasards qui, comme disait Pasteur, ne favorisent que les esprits préparés.

L. L.

Patrick Berche et
Jean-Jacques Lefrère
Ombres et lumières de la médecine

PERRIN
TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 22 EUROS (PROVISoire) ; 396 P.
ISBN : 978-2-7324-4116-0
SORTIE : 6 JANVIER



9 782732 441160